

Pour tout l'art du monde

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 3, juin–juillet 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

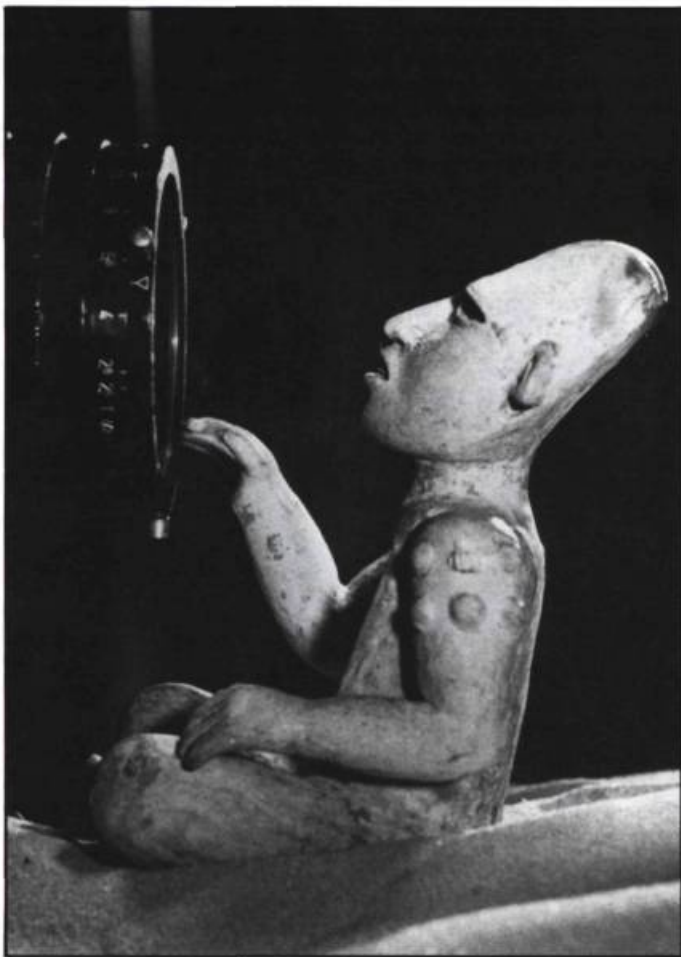
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1984). Pour tout l'art du monde. *Ciné-Bulles*, 4(3), 6–7.



Une Statuette de Carlos Vilardebo.

Pour tout l'art du monde

Du 17 au 22 avril se tenait, à la Cinémathèque québécoise et au Musée des Beaux-Arts le troisième Festival international du film sur l'art (FIFA). Privé du soutien du Musée d'Art contemporain, son allié des premiers jours, le FIFA, ébranlé, n'a pu avoir lieu à l'automne 1983. Il aura fallu six mois et l'acharnement du directeur du FIFA, M. René Rozon, pour que le Phénix, en mal d'argent, renaisse enfin de ses cendres.

De la mi-août à la mi-novembre, c'est-à-dire en début de saison, les festivals se bousculent à Montréal, Québec, Rimouski, Rouyn sous l'oeil ravi des cinéphiles. Le calme plat succède brutalement à la profusion. A partir de décembre, plus le moindre ajout à la programmation régulière des salles de cinéma sinon le Festival du film super 8 et la télédiffusion des cérémonies - trop souvent ternes - de remise des Génies et des Oscars. Le report involontaire de la troisième édition du FIFA, dont les dates coïncidaient avec la semaine sainte, aura quelque peu rééquilibré l'agenda, bancal, des cinéphiles et permis d'animer un printemps jusque là négligé - boudé? - par les organisateurs des principaux festivals québécois en transit, il est vrai, entre Berlin et Cannes.

Contrairement au Festival des films du monde ou

même - quoique dans une moindre mesure - au Festival international du nouveau cinéma, le FIFA n'a pas pour fonction de lancer - vedettes, réalisateurs et conférences de presse à l'appui - des nouveautés sur le marché québécois. Il cherche plutôt à donner une vitrine, somme toute très fugitive, à des productions pour la plupart peu susceptibles d'intéresser les distributeurs québécois. Tout laisse donc croire que le déplacement - définitif? - du FIFA de l'automne au printemps ne lui prêtera nullement ombrage.

On compte assez peu de festivals de films au Québec. Au total, moins d'une dizaine. Les plus spécialisés sont consacrés à un format (le super 8), un cinéma national (le cinéma québécois), un courant cinématographique (le nouveau cinéma) ou un public (les enfants). Seul le FIFA a opté pour une approche thématique. Cet été, il sera rejoint sur ce terrain par un premier Festival des films de la mer, emprunté aux Français, qui s'intégrera à la programmation fourre-tout de "Québec 1534-1984". La récolte demeure plutôt mince.

Seule manifestation consacrée au film sur l'art dans les trois Amériques, le FIFA touche aussi bien les cinéphiles, qui ne veulent pas rater le dernier film de Chantal Akerman ou de Carlos Vilardebo, que les passionnés de danse, de musique, de peinture, de sculpture, de performance, d'architecture, de bande dessinée, de photographie ou de dessin de mode qui portent un grand intérêt à Pina Bausch, Isaac Stern, Picasso, les frères Baschet ou Claire Bretecher. Le FIFA présente essentiellement des documentaires, souvent tournés pour la télévision, qui s'adressent à un public d'initiés.

Films et vidéos au programme peuvent être classés, sommairement, dans deux catégories. Les uns, diffuseurs de connaissances, présentent un/des artiste(s) et son/leur oeuvre. Ce sont les véritables films sur l'art. Les autres, nettement moins pédagogiques que les précédents, proposent une réflexion, une esthétique, une manière. Ce sont les films de facture artistique. Le jury international du FIFA a accordé le Grand Prix à un court métrage français, *Jean Le Gac et le peintre L...* de Michel Pamart, à l'intersection de ces courants - le film-véhicule et le film-objet d'art -, à la fois portrait d'un peintre imaginaire et recherche filmique.

Le programme du FIFA comprenait 76 films et vidéos pour la plupart en compétition. Il s'agissait essentiellement de courts et de moyens métrages provenant, dans un fort pourcentage, du Canada, de la France et des États-Unis. Au total 14 pays étaient représentés.

Parmi les productions québécoises au programme, *Bouches*, fantaisie esthétique de Michèle Mercure et Josette Trépanier, *Pourquoi l'étrange M. Zolock s'intéressait-il tant à la bande dessinée?*, documentaire humoristique de Yves Simoneau qui doit entreprendre sous peu une carrière française et *Victor Bourgeau, architecte, 1809-1888* sobre portrait d'un maître québécois de l'architecture religieuse tiré d'une série conçue pour la télévision et signé François Brault et Yvon Provost.

Les jurys des sections films et vidéos n'ont pas hésité à couper la poire en deux: ils ont décernés des prix "ex-aequo" de même que de nombreuses mentions. Côté québécois, l'excellent docudrame d'André Gladu, *Marc-Aurèle Fortin, 1888-1970*, qui partageait déjà avec *Journal inachevé* de Marilu Mallet le prix du meilleur court ou moyen métrage remis par l'Association québécoise des critiques de cinéma, se méritait, "ex-aequo" avec *Le Tintoret d'après Jean-Paul Sartre ou la déchirure jaune* de Didier Baussy, le prix du meilleur

film pour la télévision. Le prix d'aide à la création accompagné d'une valeur de 500 \$ en pellicule - gracieuseté de l'Office national du film - est allé à Claude Laflamme et Georges Léonard pour le tournage d'une performance de Pierre Pépin et du Groupe Sonde, *État 1*, petit film moins étonnant, moins audacieux que *Splash*, des mêmes réalisateurs, lauréat du premier FIFA. Enfin deux mentions spéciales ont été accordées aux vidéos québécois *Bons becs de Chine* de Chantal Dupont et *Abakanowicz* de Roland Paret.

Le FIFA, événement tout à la fois cinématographique et pluridisciplinaire, met en valeur le septième art comme moyen de diffusion privilégié du savoir universel, comme fenêtre ouverte sur l'esthétique mondiale. Peut-être faut-il déplorer le peu d'humour dont font preuve nombre de documents cinématographiques - l'art, c'est sérieux, semble-t-on vouloir nous dire... - de même que la tendance générale qui est à l'hommage à peine nuancé plutôt qu'à l'analyse ou même à la mise en perspective des faits avancés. Dans le champ, très spécialisé, du film sur l'art, les thuriféraires l'emportent haut la main sur les critiques. La situation devient doublement agaçante lorsque le cinéaste décide de faire le portrait - l'éloge - d'un artiste qui, pour avoir derrière lui une oeuvre remarquable n'en est pas moins d'un ennui souverain à l'écran. Les "talking heads" ne peuvent s'offrir le luxe d'être inintéressants.

Il est regrettable que cette troisième édition du FIFA, tenue sous la présidence d'honneur de M. Norman McLaren, n'ait prévu aucune projection des oeuvres de ce cinéaste d'animation canadien, pas même *Narcisse* lancé en 1983 au Festival des films du monde. On a toutefois rendu hommage au cinéaste d'origine portugaise, M. Carlos Vilardebo, et présenté une rétrospective de films sur l'art dédiée à la mémoire de Mme Margaret Akermark, directrice du Service de prêt de la

Cinémathèque du Musée d'Art moderne de New York de 1944 à 1978, décédée subitement en 1983.

Dans les années à venir, s'il veut toucher un plus large public, le FIFA devrait, dans la mesure où son budget le lui permet, compléter sa programmation filmique par des débats, des expositions, des manifestations artistiques parallèles - un peu comme les folles nuits à la Polonaise donnent le ton et enrichissent le Festival international du nouveau cinéma. En 1985, le FIFA, qui à sa troisième édition remplissait, souvent à pleine capacité, la Cinémathèque québécoise, occupera une deuxième salle, vraisemblablement le Complexe Guy-Favreau, de manière à ce que chaque film soit projeté plus d'une fois. De plus, le FIFA devra composer avec la tenue à Montréal d'un événement prestigieux, d'une grande importance pour le milieu artistique, la IVe Biennale internationale des arts de la rue. La Biennale étendra ses activités de la mi-juin à la mi-septembre 1985 et comprendra un volet cinéma.

M.C.

Les courts mirages

Chaque année on tourne nombre de courts métrages au Québec, productions artisanales ou professionnelles qui n'ont pas souvent l'attention des médias sauf exception (on pense à *Piwi*, à *Elvis Gratton*, à *Zea*, aux films de Norman McLaren). Ces films s'ajoutent aux catalogues de distributeurs comme Carrefour international, Cinéma Libre, Crépuscule, Film Film, Multimédia, l'Office national du film, Parlimage, Vidéo Femmes. Règle générale, on connaît assez mal les courts métrages et on les projette trop peu.

Pourtant, certaines salles parallèles, dont le Ciné-club de l'Auditorium Dufour à Chicoutimi, mettent systématiquement en valeur ces films qu'on finit tôt ou tard - en fait, de plus en plus tôt - par voir à Radio-Québec ou à Radio-Canada. Peut-on trouver meilleure façon de faire connaître le cinéma d'animation, la relève, les productions à petit budget.

Voici quelques titres de films projetés en première partie à l'Auditorium Dufour, ces dernières années: *Splash*, *Le soulier*, *Chaque enfant*, *Le tournage d'un film*, *Les cloches*, *Icare*, *Zea*, *Piwi*, *Chérie*, *ôte des raquettes*, *Crac*, *Vol de rêve*, *le toasteur*, les films publicitaires de British Airways... Peut-être faut-il voir dans les courts métrages un moyen idéal de contribuer, sans vider sa salle..., à l'éducation cinématographique du public, une façon ingénieuse d'introduire le cinéma québécois dans les salles de cinéma québécoises.



Jackson Pollock: Portrait de Amanda Pope.